

**Dominique Savariau**

pour Cahier de doléances (extrait des Chiens de fusil)

écrit pour l'exposition Échos, galerie Immix,

Paris, avril 2013

# Quelque part dans l'inachevé

Rappelons que les cahiers de doléances exposaient, sous l'Ancien Régime, les plaintes et les demandes de réformes exprimées par la population à l'intention du roi, par l'intermédiaire du tiers état. Ce cahier de doléances comprend une série de 19 photos organisées en une séquence discursive encadrée par deux photos qui se répondent à chacune de ses extrémités. Ses éléments sont apparentés par un certain nombre de caractéristiques communes qui créent des liens formels (et notamment les rimes plastiques) induisant de l'un à l'autre des effets de relance musicale en échos qui en font un organisme vivant dont le référent « dénoté » reste souvent incertain en raison d'un éclairage contrasté qui en écrase les nuances. Un cadrage serré autour de la figure principale la prive d'une inscription dans la profondeur du fond en même temps qu'il la place dans une grande proximité tactile avec l'œil, abolissant la distance physique et métaphorique inhérente à l'interprétation. En outre, le régime antilogique des images fonctionnant selon une double polarité - vide/plein, haut/bas, opacité (d'un bas noir ajusté)/transparence (de ce même bas par tension), vie/taxidermie (mettant la photo en abyme), couleur chaude/couleur froide, prédation/pariade, texture et plis d'une étoffe/grain de la pierre et ondoisement de madrépores... etc - placent le regardeur dans l'incapacité d'effectuer un choix interprétatif d'ordre paradigmatique. Ce qui se joue, c'est l'interrogation de certaines évidences de la vision qui consistent à séparer dans des carcans le monde en couples d'opposition nettes : formes/matières, féminin/masculin... etc. Le spectateur est invité à méditer sur ce trouble perceptif tandis que les identités s'affolent et que tout s'échange. Il n'y est pas question d'illusion ni de

réalité : la réalité est illusion et inversement. Le monde se retire sous son vêtement d'ombre et de lumière, cette dernière masquant plus qu'elle ne révèle, pétrifiant les fruits qu'elle nous abandonne (le tatouage enfantin sur le bras exposé), (les reproductions de Courbet et Hopper sur le tourniquet). Quand l'organe de la vue est contradictoirement celui-là même de son impossibilité, le rêve d'une coïncidence impossible du positif et du négatif relève du fantasme de la transmutation alchimique (photo n°3). Alors ? Photographier, toujours, mais se dégager du miroir, en ne regardant plus comme la bête aux aguets qui, (proie ou prédateur) bondit pour éviter d'être saisie ou pour dévoiler l'apparence, regard dévorant dévoré. Suivre la voie du brahmane qui ne se déporte pas de toute classe, mais hors de la classification, assimilant l'opposition en même temps que sa levée, dans la fin de la mesure. Trois cents ans plus tard, et, sous un nouveau régime, celui de la déesse Mâyâ dont le voile irise de ses plis multicolores les plumes des oiseaux, et dans le souvenir de toute une tradition européenne incarnée par Novalis, Nietzsche et Wagner, chanter le retour du monde à la vie illimitée, "Quand de nouveau lumière et ombre Se recouplent en véritable clarté." (Novalis, Hymnes à la nuit) Présenter ce cahier de doléances pour que « l'œil de la douleur, brillant de larmes aveuglantes, ne divise pas une chose en plusieurs, » (Shakespeare), pour remettre en question l'évidence des assignations et des places, sortir des cocons et des prisons de l'appartenance, pour traverser enfin les apparences (première et dernière image ouvrant et fermant le cycle intermédiaire de la troisième, invoquant, en rappel conclusif, l'accroissement des potentialités, à l'issue d'une permutation sensorielle abolissant les distinctions de règnes, d'espèces, de genre, et jusqu'aux métaphores qui'y sont associées...) Présenter un cahier de doléances pour revendiquer de nous inventer nous-mêmes grâce à la médiation de l'art, pour conquérir notre individualité en portant notre désir d'être, de voir et de créer, à l'horizon d'une tension vers ce troisième terme que R. Barthes appelle le Neutre, Découvrir la vérité dans le mouvement et le perpétuel recommencement, cheminant entre espoir et désespoir, être et non-être, dans le monde des métamorphoses, « quelque part dans l'inachevé » (Rilke).